

DUFLE Japon

Institut Français du Japon – Université du Maine

DOSSIER DE RÉFLEXION PERSONNELLE

Quelle Recette Pour le Prochain Gâteau Didactique ?

Antoine JOUANNEAU

Décembre 2015

Aux États-Unis, j'avais coutume d'utiliser une métaphore pour rappeler à mes élèves les moins motivés la teneur de nos rôles. Le mien: leur préparer un gâteau. Le leur: le manger. Naturellement, une question se posait dans mon esprit: comment rendre cette pâtisserie linguistique assez appétissante pour que les élèves veuillent la déguster, et surtout, pour que leur digestion soit optimale ?

Au fil des décennies, de nombreuses méthodologies se sont succédées pour tenter de guider les hommes dans l'enseignement d'une langue étrangère: grammaire-traduction, audiovisuelle, audio-orale, structuro-globale, approche communicative, perspective actionnelle... Force est de constater que chacune fut considérée comme une référence en son temps avant d'être égratignée par les critiques des méthodologues suivants. Au final, chaque méthodologie présente des qualités et des défauts, et quiconque a enseigné le FLE sait qu'il n'existe aucune manière idéale de le faire en toute circonstance.

Pour cette raison, ma réflexion se portera, non pas sur une méthodologie particulière, mais sur quelques éléments choisis qui m'ont interpellé, soit pendant mon expérience d'enseignant, soit pendant la formation du DUFLE, et qui devraient selon moi influencer la prochaine méthodologie.

Plus qu'une réflexion sur mon propre enseignement, je voudrais évoquer ici les ingrédients qu'il me semble judicieux d'incorporer à la recette de notre « gâteau didactique ». Pas le *comment*, mais le *quoi*. En quoi faut-il prendre en compte certains éléments inhérents à l'époque moderne ? Que nous apprennent les polyglottes autodidactes ? Doit-on se sentir coupable en utilisant la langue maternelle des apprenants en classe de FLE ? Autant de questions qui trouveront des éléments de réponse à travers les quatre thèmes qui constitueront ma réflexion : la place de l'interculturalité en cours de FLE, l'utilisation de la langue maternelle des apprenants, la promotion de leur autonomie, et l'influence de notre époque sur notre façon d'enseigner.

SOMMAIRE

1. L'interculturalité: quelle place lui donner ?

1.1 L'importance de la compétence interculturelle

1.2 Le rôle de l'enseignant

2. L'usage de la langue maternelle: bien inutile ou mal nécessaire ?

2.1 Une culpabilité néfaste

2.2 Contre l'utilisation de la langue maternelle

2.3 Pour l'utilisation de la langue maternelle

2.4 Le compromis

3. L'apprenant: plus qu'un acteur social, un acteur *autonome*

3.1. L'autonomie est clé

3.2 L'enseignant est un guide

4. La nouvelle donne: technologie, manuels & perspective actionnelle

4.1 Enseigner le FLE au rythme de notre époque

4.2 De l'obsolescence des manuels

4.3 La perspective actionnelle: la bonne direction ?

1. L'interculturalité : quelle place lui donner ?

1.1 L'importance de la compétence interculturelle

S'il est une chose que les différentes méthodologies ont longtemps omis de prendre en compte, à tort, c'est bien le concept d'interculturalité. On a souvent considéré les langues comme des systèmes purement lexicaux et grammaticaux, et que cela soit pour des raisons de temps, de manque de lucidité ou de savoir-faire, les manuels et théories didactiques du FLE n'accordaient à la compétence interculturelle une importance que très relative, voire nulle.

Aujourd'hui, à une époque où les gens voyagent plus que jamais, où ils sont amenés à étudier, à travailler, à se faire des amis et à tomber amoureux sur des terres

inconnues, il est essentiel d'enfin donner une véritable place à cette compétence. D'aucuns pourraient défendre l'idée que les différences culturelles font le sel de l'exploration, qu'elles peuvent se découvrir sur place et n'ont pas leur place en salle de classe. Mais à ceux-là, il faudra citer tous les exemples de tensions, de malentendus et d'incompréhensions qui, bien plus qu'un simple sel, peuvent devenir de véritables poils à gratter et porter préjudice aux apprenants.

Lorsque je suis arrivé aux États-Unis, je maîtrisais l'anglais. Je connaissais la grammaire, la syntaxe et le lexique. Pour autant, malgré les centaines de films et de séries que j'avais vus, je n'étais pas préparé à faire face au choc culturel. Mes professeurs d'anglais n'y avaient prêté aucun type d'attention, que cela soit au collège, au lycée, ou à l'université. J'ai dû comprendre à la dure qu'il ne fallait pas pousser un Américain dans ses retranchements pour un « débat », qu'il verrait comme une « dispute ». J'ai compris que la politique et la religion étaient des sujets à éviter même avec ses amis, que les gros mots n'avaient pas le même poids là-bas ou encore, que les regards qui existent entre les hommes et les femmes en France peuvent rendre les Américains mal à l'aise. Autant de tensions parfois brutales qui sont apparues dans ma vie et qui auraient pu être évitées si mes enseignants avaient intégré la dimension interculturelle à leurs cours de langue.

1.2 Le rôle de l'enseignant

Il existe tout autant d'éléments propres aux cultures française, belge, canadienne etc. qu'il n'existe de particularités américaines ou japonaises, et il me semble crucial que les cours de FLE éveillent l'esprit des apprenants sur le sujet. Les savoir-faire, savoir-être et savoir-apprendre doivent être vus comme des compétences essentielles de l'apprenant, et nous devons leur donner une place centrale dans la construction de nos séquences didactiques, voire dans la conception même de nos unités didactiques.

Bien sûr, il faudra distinguer les publics, les âges et les niveaux. L'adolescent américain et l'adulte japonais n'auront ni les mêmes objectifs, ni les mêmes besoins, et pour décider de la dose d'interculturel à injecter dans des cours de FLE, il sera primordial de prendre en compte la nature des apprenants.

De manière plus globale, il faut à mon sens continuer à avancer sur le chemin sur

lequel on a cessé de considérer les langues comme des systèmes parallèles pouvant se calquer les uns sur les autres par équivalence (comme dans la méthodologie grammaire-traduction). Aujourd'hui, il est communément admis qu'apprendre une langue signifie découvrir une nouvelle façon de voir et de penser le monde, et ouvrir son esprit pour le préparer à appréhender les choses différemment. Le rôle de l'enseignant en classe de FLE est de faire prendre conscience aux apprenants de l'existence de ces différences, de l'absence occasionnelle d'équivalents, et de la présence de notions et de concepts qui leur sont étrangers. Il faut s'assurer qu'ils ne soient pas réfractaires à cette nouveauté, pour contribuer à un monde global plus ouvert et plus tolérant. Pour cela, la compétence interculturelle est absolument essentielle. On ne peut pas maîtriser une langue sans maîtriser, au moins en partie, l'environnement dans lequel est elle parlée.

Apprendre une langue, plus que la maîtrise d'une grammaire, c'est voir le monde d'une façon nouvelle, et si nous voulons rendre nos apprenants autonomes, il faut absolument placer l'interculturel sur la liste des priorités, parmi tant d'autres, de l'enseignant de FLE.

2. L'usage de la langue maternelle : bien inutile ou mal nécessaire ?

2.1 Une culpabilité néfaste

Parmi les nombreux débats ayant toujours cours à l'heure actuelle sur la didactique du FLE, se trouve la question de l'utilisation de la langue maternelle pendant la classe. Si les Japonais semblent en faire encore énormément usage dans leurs écoles, l'utilisation de l'approche communicative, et plus précisément de la perspective actionnelle dans les écoles de langue francophones, proscrit généralement son utilisation. Au mieux, elle est autorisée exceptionnellement, par gain de temps ou lors d'explications culs-de-sac. Au pire, elle donne naissance chez l'enseignant à une sorte de culpabilité, parce qu'elle est en porte-à-faux vis-à-vis de la philosophie de

l'école, de la méthodologie suivie.

Lors de mes années d'enseignement aux États-Unis, je me souviens avoir ressenti une différence notable entre mes cours seul et ceux pendant lesquels j'étais observé par mes supérieurs hiérarchiques. Je m'inscrivais dans une logique qui, de temps en temps, m'autorisait à utiliser la langue maternelle des apprenants pour faciliter leur apprentissage. Mes supérieurs, très dogmatiques, fronçaient gravement les sourcils lors de l'utilisation de l'anglais par les enseignants. Je me forçais donc à n'utiliser que le français en leur présence, et me privais de certaines techniques et approches que j'avais développées par ailleurs dans la langue maternelle de mes apprenants. Pire, lorsque j'étais à nouveau seul et utilisais, de manière très occasionnelle, l'anglais, je m'en sentais coupable. Ce sentiment m'a toujours dérangé, et a donné lieu à un débat dans mon esprit. J'attendais de suivre la formation du DUFLE afin de trancher véritablement, mais aujourd'hui, après avoir étudié les différentes méthodologies didactiques et écouté les avis des uns et des autres, j'ai une opinion qui, si elle n'est pas absolue, a le mérite de pouvoir se défendre et de résister aux éventuels froncements de sourcils.

2.2 Contre l'utilisation de la langue maternelle

D'un côté, s'interdire de parler autre chose que le français dans un cours de FLE, et appliquer la même règle aux apprenants, permet de provoquer chez eux une réflexion en langue cible, d'éradiquer les mauvais réflexes de traduction et de recherche constante d'équivalents et de parallélismes (souvent assez approximatifs, voire artificiels), et d'amener les apprenants directement à la décentration, car ils sont forcés de considérer le nouveau système de pensée qui leur est proposé, sans concessions.

De plus, j'ai pu constater par le passé que si l'on a affaire à de jeunes élèves pas toujours très motivés, il est beaucoup plus facile de préserver à la fois leur discipline et leur attention s'ils n'ont pas le droit de discuter dans leur langue maternelle, car ils manquent fatalement de vocabulaire pour évoquer les derniers potins, et que leur attention est généralement plus soutenue s'ils savent qu'ils doivent se concentrer pour comprendre chaque mot qui sort de la bouche de l'enseignant et des autres

apprenants.

Enfin, et c'est à mon avis l'argument le plus fort : l'utilisation de notre langue maternelle est quelque chose qui est très difficile à canaliser, car quand on veut l'utiliser juste un peu, on finit souvent et bien malgré nous par l'utiliser beaucoup, une erreur que j'ai souvent commise ou vu mes élèves commettre, raison pour laquelle la proscrire complètement me semble être une bonne idée.

2.3 Pour l'utilisation de la langue maternelle

D'un autre côté, il faut admettre que l'utilisation de la langue maternelle permet un gain de temps, donne un véritable appui pour enseigner des concepts grammaticaux compliqués à base de métaphores (chose qui peut se faire en langue cible, mais probablement pas avant B1, voire B2), qu'elle permet aussi à l'enseignant et aux apprenants d'être, l'espace d'un instant, sur un pied d'égalité, et de montrer que si chaque langue est un système propre, il existe des ponts entre chacune, qui peuvent faciliter leur apprentissage.

Enfin, lorsqu'il est question de la dimension interculturelle évoquée précédemment, il est évident que si des statistiques, des dessins, des schémas ou des films peuvent transmettre bien des messages, il est quand même plus efficace et facile de le faire dans la langue maternelle des apprenants, ce qui rend la démarche souvent plus claire et plus rapide. Quand on sait que la compétence interculturelle n'est souvent pas enseignée par manque de temps, la question mérite d'être posée.

2.4 Le compromis

Pour être un bon enseignant de FLE, il vaudra toujours mieux être pragmatique que dogmatique. Je propose de proscrire l'usage de la langue maternelle à partir du niveau B1 — tous les messages peuvent être passés en langue cible à partir de là si l'enseignant a bien préparé son cours — et d'adopter un système de limitation de son utilisation pour les niveaux A1-A2.

Par exemple, utiliser une mascotte en peluche, que devrait tenir quiconque dans la classe (apprenants ou enseignant) souhaiterait utiliser sa langue maternelle. Ainsi, la langue maternelle des apprenants pourrait bien être utilisée en cas de nécessité,

mais en créant une règle amusante qui participerait à la mythologie d'une classe auxquelles les apprenants pourraient s'attacher, sans créer la culpabilité évoquée plus haut, et tout en restant suffisamment encadrée pour qu'elle ne déborde pas.

Et puis, nous savons tous que, quoi que l'on fasse, l'amour propre et la fierté des apprenants peuvent être mis à mal pendant un cours de FLE. Avoir une peluche à portée de main pour leur offrir un réconfort en cas de coup dur malencontreux, adultes compris, pourrait bien vous sauver un bateau du naufrage.

3. L'apprenant : plus qu'un acteur social, un acteur *autonome*

3.1 L'autonomie est clé

Qui n'a jamais rencontré un Oublieur ? Un Oublieur est une personne que vous rencontrez en voyage, qui découvre que vous êtes prof de FLE, et vous dit la chose suivante (généralement en anglais): « Ah, moi, j'ai fait du français à l'école pendant cinq ans, et je ne me souviens plus de rien... euh... [bɔndʒur]? »

Ce type de propos m'a toujours interpellé. Je crois que cela illustre la fréquente impuissance des enseignants de langue en milieu scolaire, et plus précisément, le fait qu'il existe des paramètres nécessaires à l'acquisition d'une langue sur lesquels un enseignant, aussi bon soit-il, n'a pas la main.

Dans mon école américaine, un lycée préparatoire privé très compétitif, j'ai dû faire face à un défi compliqué: préparer les élèves de terminale pour « AP French », un examen de référence, pouvant donner aux meilleurs élèves des crédits d'avance à l'université. Le hic: cet examen extrêmement difficile se situait au niveau fin C1, quand les élèves qui entraient dans ma classe étaient bien souvent au niveau B1. Le problème que ma direction me demandait donc de résoudre, afin d'obtenir de meilleurs scores pour l'école que ceux que mon prédécesseur avait obtenus: comment combler ce trou énorme, et faire passer les élèves du niveau B1 à fin C1 en seulement une petite année scolaire ?

En trois ans, après avoir perdu la plupart des cheveux au sommet de mon crâne,

j'ai mis en places différentes stratégies dès les niveaux inférieurs qui m'ont permis de faire grimper les notes des élèves de l'école à l'examen. La plus importante d'entre elles fut de responsabiliser mes élèves, de leur expliquer ce qui avait fait de moi un apprenant d'anglais à succès, et ce qui ferait d'eux des apprenants de français à succès: être amoureux de la langue, la considérer comme une compagne, et voir la salle de classe comme l'une des opportunités d'apprendre, mais pas la seule. Au fil des mois, les élèves les plus motivés ont appris à se gérer, à vivre avec la langue de manière quotidienne, et à combler ce trou énorme par eux-mêmes, à la fois en classe et dans leur vie de tous les jours.

Évidemment, il y aura toujours des apprenants qui ne cherchent qu'à apprendre quelques bases dans une salle de classe ou qui ne seront pas là par choix, et à ceux-là, il faudra répondre de manière adéquate, que je qualifierais de plus traditionnelle. Aux autres, ceux qui veulent parler français couramment et s'imprégner de la langue, il faudra donner les clés de l'autonomie, pour que leur motivation puisse s'exprimer dans un travail de qualité constant qui les mènera sans nul doute à leur objectif, comme peuvent en attester les polyglottes autodidactes que j'évoquerais plus bas, et qui pour la plupart ne montraient aucune prédisposition particulière pour l'apprentissage des langues en milieu scolaire.

Pour ces raisons, il me paraît essentiel de placer l'autonomie des apprenants (hors de la classe, et pas seulement en classe) dans la réflexion globale que nous entretenons sur la didactique du FLE, et considérer le fait que les apprenants ne sont pas seulement là pour apprendre, mais aussi pour apprendre à apprendre.

3.2 L'enseignant est un guide

Luca Lampariello, qui a appris onze langues avant l'âge de trente-cinq ans, a une opinion passionnante sur le sujet:

*« Languages cannot be taught, they can only be learned. Having someone or something to aid with the process is of great benefit. Find a guide, not an instructor. »*¹

Les polyglottes autodidactes et autonomes comme Luca Lampariello ou encore

¹ Luca Lampariello, 2013, « How Learning 11 Languages Taught Me 11 Crucial Lessons », <https://www.babbel.com/en/magazine/learning-11-languages-taught-me-11-crucial-lessons>

Benny Lewis² qui documentent leur expérience sur le web montrent, n'en déplaise aux enseignants de FLE que nous sommes, que l'apprenant à succès ne le devient pas forcément en salle de classe. Celui qui travaille exclusivement en classe est limité par le temps, la méthodologie, le modèle scolaire ou institutionnel, et les contraintes de groupe. Celui qui, en revanche, apprend à apprendre, devient indépendant et n'a plus de limites, sinon celles de sa propre motivation. L'apprentissage d'une langue est un chemin personnel, dont les éléments clé sont le temps, l'organisation, la pratique et surtout, la motivation.

Mon expérience à succès avec la classe AP aux États-Unis m'a prouvé que le meilleur enseignant de FLE, encore plus qu'un professeur, est un guide. Il est primordial de cultiver le potentiel et l'amour des élèves pour l'apprentissage du français, de planter des graines qu'ils arroseront par eux-mêmes, afin de ne pas porter seul le fardeau de leur apprentissage, comme c'est souvent le cas dans les collèges et lycées.

L'enseignement du FLE en classe et l'autodidaxie, en réalité, ne sont pas incompatibles. L'un peut nourrir l'autre. Mais pour cela, le rôle d'un enseignant de FLE à notre époque devrait être mieux défini. C'est celui d'un accompagnateur, d'un cultivateur. Il faut responsabiliser les apprenants, afin qu'ils comprennent qu'une classe de FLE n'est pas une salle d'opération dans laquelle on va leur injecter le français par intraveineuse, mais bien un endroit où l'on pourra les aider à organiser un apprentissage qui doit aussi et surtout se faire sans nous. C'est en admettant notre impuissance que nous pouvons nous surpasser dans la transmission d'un savoir monstrueusement complexe, qui nous dépasse souvent.

En salle de classe, l'enseignant doit servir de modèle phonétique et d'interlocuteur, exposer les arcanes de la langue et introduire aux problématiques interculturelles, mais il pourrait également, pourquoi pas, enseigner les processus cognitifs d'assimilation d'une langue, afin que les apprenants puissent par la suite être autonomes dans leur apprentissage. L'enseignant doit leur donner les ressources, les matériels, les aides, et les endroits vers lesquels se diriger pour devenir autonomes et passer d'un statut scolaire à un statut passionné, plus libre.

² Benny Lewis, <http://www.fluentin3months.com/>

4. La nouvelle donne : technologie, manuels & perspective actionnelle

4.1 Enseigner le FLE au rythme de notre époque

Notre époque file vite, et ce serait une erreur de ne pas y adapter nos pratiques. La technologie, par exemple, offre de nouvelles possibilités. Les apprenants peuvent gagner en indépendance et diversifier leurs efforts en utilisant des applications sur smartphone ou tablette (Quizlet ou Anki, par exemple), et rendre leur pratique de la langue beaucoup plus ludique qu'elle n'a pu l'être par le passé.

En classe, il me paraît inconcevable d'imaginer que l'on fasse avec un simple magnétophone et un tableau blanc comme il y a vingt ans, et comme j'ai pu le voir encore récemment dans certaines écoles de langue. Il faut utiliser l'internet avec les apprenants, partager avec eux des articles authentiques, des vidéos, explorer des forums, et entrer en contact avec le monde francophone. La nouvelle génération est la première à avoir toujours connu les téléphones portables et l'internet, et si l'on veut que la langue française devienne pour nos apprenants une compagne quotidienne, il faut la leur présenter à travers ce monde qui est le leur.

De plus, et tous les polyglottes autodidactes le disent lorsqu'on les interroge sur leur succès, il est primordial pour un apprenant d'être exposé, le plus tôt possible, à des dialogues avec un locuteur natif. La technologie rend cela possible aujourd'hui, et un enseignant peut considérer que la mise en place de tels échanges entre des locuteurs natifs et ses apprenants fait partie, pourquoi pas, de la préparation de ses unités didactiques.

L'approche communicative défend la création de situations quasi-authentiques en classe, et la perspective actionnelle amène cela encore un peu plus loin avec des tâches sociales aussi proches que possibles de la réalité. Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout et mettre les apprenants dans des situations purement authentiques, dans lesquelles leurs interlocuteurs ne sont plus un professeur ou d'autres apprenants

en situation de simulation, mais de véritables locuteurs natifs, baignant dans cette culture à laquelle on cherche à exposer les apprenants ?

Les e-mails, les applications de messagerie comme Whatsapp, Line ou encore Skype, ainsi qu'une mondialisation qui a vu les échanges interculturels se démocratiser, rendent tout à fait possible ce genre de choses, et il est essentiel que l'enseignant de FLE du futur ne cherche pas simplement à être *la* fenêtre sur une culture et un pays pour ses apprenants, mais bien à ouvrir *des* fenêtres sur des cultures et des pays. En effet, si l'enseignant de FLE possède des connaissances, est parfois même un locuteur natif et se pose en modèle culturel et phonétique, il ne suffira jamais à représenter toutes les cultures francophones auxquelles les apprenants devraient être exposés.

Pour cette raison, guider les apprenants à entretenir des relations directes et authentiques avec des membres de différentes cultures francophones me semble être une manière de développer leur compétence interculturelle, mais aussi de donner un sens pratique et pragmatique à un enseignement qui a parfois tendance à devenir trop abstrait en salle de classe.

4.2 De l'obsolescence des manuels

Quel est réellement l'avenir des manuels de FLE ? Souvent contestés, incomplets, jamais parfaits, ils ne me semblent convenir que rarement aux objectifs que l'on s'est fixé pour une classe particulière. De plus, si l'on peut imaginer que les prochains manuels de FLE placés sous la philosophie du CECRL donnent la part belle à l'interculturalité, il me semble que celle-ci se date très vite, et qu'un manuel aura trop souvent et trop facilement tendance à tomber dans des stéréotypes, quoi qu'on fasse pour l'éviter. C'est la raison pour laquelle je crois qu'il serait envisageable de se passer de manuels de FLE à l'avenir, du moins tels qu'ils existent actuellement.

Lorsque j'ai enseigné cette fameuse classe « AP » aux États-Unis, l'examen était tout nouveau en 2011, et il n'existait encore aucun manuel. Notre seule obligation: couvrir les six thèmes au programme, et ne travailler qu'avec des documents authentiques. Alors, chaque professeur de cette classe pendant les deux premières années a dû travailler d'arrache-pied pour se construire un matériel pédagogique, en

quelque sorte constituer son propre manuel.

Si au départ la tâche m'a paru incroyablement chronophage et difficile, je me rends compte que c'est la meilleure chose qui me soit arrivée dans ma carrière d'enseignant. Cela m'a forcé à exposer mes élèves à de l'authentique pur, à des podcasts, des émissions de télévision, des romans, des articles de presse, des forums, et même à annuler des classes au dernier moment pour les remplacer par d'autres et couvrir l'actualité, par exemple lorsque l'affaire Jérôme Cahuzac avait éclaté. L'absence de manuels a rendu la classe plus authentique, certes, mais également plus vivante, plus libre, plus ancrée dans le monde réel. Les apprenants avaient le sentiment d'être dans une classe de FLE unique, qui ne ressemblait plus à ce qu'ils avaient connu jusque là. C'était passionnant, pour les apprenants comme pour l'enseignant.

Cela ne veut pas dire que les manuels de FLE de manière générale sont inutiles, mais je considère qu'ils sont particulièrement utiles pour la grammaire et la conjugaison, théorie et pratique. Pour ce qui est de la culture et du lexique, j'ai le sentiment que s'affranchir de nos manuels habituels nous permettrait d'avancer dans une direction que préconise justement le CECRL, demandant toujours plus de contexte réel, d'authentique, et d'interculturel.

4.3 La perspective actionnelle: la bonne direction ?

Branche de l'approche communicative, se voulant encore plus authentique et plus sociale, la perspective actionnelle est très à la mode aujourd'hui dans les alliances et instituts français du monde entier.

Aux États-Unis, c'est encore l'approche communicative qui fait référence, bien que leur version de cette méthodologie semble s'approcher de très près de ce que le CECRL décrit comme la perspective actionnelle. L'idée des tâches sociales, par exemple, n'est pas toujours très différente de celle des tâches finales de l'approche communicative à l'américaine. En préparant mes élèves à l'examen AP décrit précédemment, j'ai fait face à des tâches du type « écrire un e-mail » dans lesquelles les apprenants étaient de réels acteurs sociaux mis dans des situations concrètes et pratiques, avec un résultat clairement identifiable.

Il me semble que la perspective actionnelle, si elle n'est pas parfaite, va dans la bonne direction. Celle du concret, de l'authentique, qui laisse tomber l'abstraction des explications grammaticales et du métalangage. Les notions de tâche et de projet sont intéressantes, car elle s'inscrivent parfaitement dans ce que j'ai décrit plus haut, cette tentative de responsabiliser les apprenants, de les mettre en situation libre plus que scolaire, et les exposer directement à l'interculturalité. Pour autant, les tâches finales de certains manuels peuvent parfois paraître soit artificielles, soit peu pertinentes, soit hors de portée des apprenants, ce qui à mon sens est le principal obstacle à l'application de cette méthodologie, qui semble par exemple plus facile à utiliser à partir du niveau B1 qu'au niveau A1.

La perspective actionnelle veut mettre les élèves dans des situations quasi-authentiques pendant la classe. La direction est bonne, mais il faut aller plus loin, car on ne peut pas réellement tester la compétence pragmatique des apprenants au travers d'exercices de simulation, aussi « quasi-authentiques » soient-ils. Il faut sortir du contexte de la classe et orienter les apprenants vers des tâches « 100% authentiques », car c'est ce qui leur permettra de s'émanciper de leur condition d'élève, de prendre en main leur apprentissage et de devenir autonomes. Le CECRL prend en compte la dimension d'autonomie des apprenants, et cherche à la développer. Pourtant, cette autonomie recherchée et cette volonté de faire des apprenants des acteurs sociaux restent trop cantonnée à un contexte de classe qui nuit à l'épanouissement global des apprenants.

Comme toute méthodologie, la perspective actionnelle prend le risque de rendre les enseignants trop dogmatiques, qui semblent parfois se forcer à voir des tâches et des projets partout, sans quoi ils tombent dans cette même culpabilité néfaste que j'évoquais précédemment lors de l'utilisation de la langue maternelle.

La flexibilité d'une méthodologie est ce qui peut lui permettre de se développer pour le meilleur, et si la perspective actionnelle semble pousser sur les bons leviers, il faudrait que son successeur continue le travail en allant encore plus loin sur ce chemin de l'authenticité, et de l'autonomie des acteurs sociaux que sont les apprenants.

Les méthodologies didactiques sont des aides précieuses pour enseigner le FLE. Mais les époques changent, les besoins changent, les apprenants changent, et les enseignants changent également. Il faut sans cesse réévaluer les choses et considérer que ce qui a fonctionné à un moment n'est peut-être plus idéal le moment suivant.

À l'heure où j'écris ces lignes, je considère que l'interculturalité, l'usage de la langue maternelle des apprenants, la préparation de leur autonomie, l'utilisation des manuels de FLE et des nouvelles technologies, ainsi que notre appui sur la perspective actionnelle, sont des thèmes de réflexion fondamentaux pour faire avancer la didactique du FLE, et peut-être préciser à l'avenir une direction qui a émergé il y a déjà quelques années lors de l'apparition de l'approche communicative.

Comme souvent, les réponses sont plus compliquées que les questions, car elles dépendent des pays, des cultures, des publics et des objectifs. Mais en me basant sur mon expérience personnelle et ce que j'ai étudié pendant la formation du DUFLE, une chose est certaine: la méthodologie importe moins que les raisons de son existence, les principes qu'elle défend, et les résultats obtenus. Plus que dans le dogmatisme, c'est dans le pragmatisme et l'ouverture que nous trouverons toujours des solutions à nos problèmes.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) Luca Lampariello, 2013, « How Learning 11 Languages Taught Me 11 Crucial Lessons » , <https://www.babbel.com/en/magazine/learning-11-languages-taught-me-11-crucial-lessons>, lien vérifié le 04/12/15
- (2) Benny Lewis, <http://www.fluentin3months.com/>, lien vérifié le 04/12/15
- <http://www.thepolyglotdream.com/>, lien vérifié le 04/12/15
- <http://apcentral.collegeboard.com>, lien vérifié le 04/12/15
- Conseil de l'Europe, 2001, Cadre européen commun de référence pour les langues: apprendre, enseigner, évaluer, Unité des politiques linguistiques, Strasbourg